En un lieu désert en Perse fut élevée une tour de pierre, de hauteur modeste, sans porte ni fenêtre. Dans l'unique pièce circulaire au sol dallé se trouvait une table de bois et une chaise. Dans cette pièce circulaire, un homme qui me ressemble était penché à composer un long poème, avec des lettres que je ne comprends pas, à propos d'un homme vivant dans une autre pièce circulaire qui écrivait un poème sur un homme dans une autre pièce circulaire...

Ce périple n'a pas de fin, et personne ne parviendra à lire ce qu'écrivent les prisonniers.

JORGE LUIS BORGES

J'ai chanté la pourpre de Tyr, notre mère. J'ai chanté l'œuvre de ceux qui ont découvert l'alphabet et labouré les eaux. J'ai chanté l'ordalie de la reine célèbre. J'ai chanté les mâts et les rames... Et les douleurs lancinantes...

BORGES encore.
Tiré d'une tablette de terre cuite,
auteur anonyme.

1

C'est une illusion. Ce que tu vois est une illusion, dit mon père à maman qui scrutait l'horizon en plaçant sa main en visière au-dessus de ses yeux pour se protéger du soleil. Tu ne peux pas voir ce que tu prétends voir à une telle distance. La mer, comme le désert, a ses propres mirages. Nous sommes encore trop loin de la côte.

Mais je répondis à ton père que c'était bien Beyrouth, que le navire qui nous menait d'Alexandrie en Grèce en longeant les terres pour échapper aux lames de haute mer était à ce moment même au large de Ras Beyrouth. Je voyais effectivement la ville. Au loin, cette terre semblait aussi belle qu'une apparition... Pour la première fois, mes malaises de femme enceinte, le mal de mer dû au roulis m'avaient quittées. Pour la première fois depuis des mois, j'eus envie de chanter, à nouveau. Je dis à ton père, appuyée sur la rambarde du pont en faisant de grands gestes de mes beaux bras blancs et charnus : Je veux que nous descendions ici. Je ne veux pas aller en Grèce. Et il en fut ainsi.

Pourtant, tout au long de mes cinquante ans d'existence, je n'ai jamais cru une seule fois à la version de maman. Mon père, qui demeurait silencieux, la regardait en souriant, comme s'il l'aimait tant qu'il craignait de mettre en doute

ses paroles. Comme si elle était une fleur, si fragile qu'elle se briserait à la première contrariété. Mais les nombreuses versions successives de maman, chaque fois légèrement différentes, m'incitaient à imaginer une sorte de vérité derrière son récit.

Je ne lui ai jamais demandé, alors qu'elle jouait son rôle de femme enceinte sur le pont de ce navire qui les emportait – elle, mon père et son associé grec – vers Salonique, je ne lui ai jamais demandé comment le soleil pouvait être aussi éclatant alors qu'une tempête forçait le bateau à longer les terres... Je me disais que la tempête frappait peut-être au large et que le soleil continuait à briller sur la côte. Je ne lui ai jamais demandé si cette terre qu'elle était si heureuse d'apercevoir n'était pas plutôt Chypre, ou la Crète, et non la terre de ses ancêtres... Je ne lui ai pas demandé comment elle avait conduit le navire, par la seule force de sa volonté et de sa coquette rouerie, à mouiller dans le port de Beyrouth, où elle avait débarqué avec mon père tandis que son associé continuait sa route vers la Grèce. Je me suis dit que tout le monde était certainement descendu à Salonique, et qu'à la suite de son insistance, mon père avait dissous son association, empoché sa part et repris la mer avec sa femme pour se rendre à Beyrouth. C'est là que je suis né, que j'ai grandi et vécu, dans le quartier d'Abou Jmil, jusqu'à la troisième année de la guerre. Mon père avait prospéré comme marchand de tissus et était mort en me laissant son magasin réputé dans le souk Al-Tawilé, où je vis actuellement.

Vivre avec ma mère a toujours été difficile, et pas seulement depuis la mort de mon père. Je n'ai cessé de la décevoir, dès ma naissance – elle

souhaitait une fille, qui hériterait d'un peu de sa beauté tout en lui rendant un hommage permanent. Jusqu'à ma mue, elle entreprit de m'enseigner le chant lyrique, auquel elle s'était exercée toute sa vie, évoquant sa carrière passée. Je suppose qu'elle n'avait pas laissé paraître sa déception en découvrant que, contrairement à ce qu'elle pensait nécessairement alors qu'elle vivait encore au Caire, il n'y avait pas d'opéra à Beyrouth. Chaque fois qu'elle se rendait chez son professeur de chant, un Arménien qui avait ouvert une école près du couvent des lazaristes, elle rentrait radieuse à la maison, nous assurant que le récital auquel elle participerait était imminent et que le professeur Kévork lui avait confié le premier rôle. Mon père ne la contredisait jamais. Même le sel, il le rajoutait secrètement dans son assiette lorsqu'elle décrétait que le plat qu'elle avait préparé était très bon ainsi et qu'il n'avait pas besoin de plus d'assaisonnement, bien qu'elle ne soit jamais entrée dans la cuisine pour préparer un repas de ses propres mains. Et mon père rajoutait aussi du sel dans sa propre assiette lorsqu'elle le faisait, tout en se plaignant et en le regardant. A la dérobée, il me disait d'elle, avec quelque chose comme du malheur dans les yeux : Il y a des femmes de soie... Ta mère est de soie... Tu comprendras quand tu seras plus grand.

Il ne s'opposa pas à sa décision de s'installer à Beyrouth, en dépit de toutes les mises en garde de son père, Beyrouthin lui aussi. Il lui avait longuement raconté cette ville, lui avait lu de nombreuses pages de son histoire. Il terminait toujours leurs causeries en enjoignant à son fils de ne pas succomber à ses charmes, de ne pas la considérer comme sa destinée simplement

parce qu'elle avait été, à une époque, la terre de leurs ancêtres. Mon père ne s'était jamais opposé à ma mère, même lorsqu'elle me forçait à m'habiller en fille, ou lorsqu'elle me donnait à la maison des leçons de chant et m'amenait avec elle au cours du professeur Kévork, qui portait une fine moustache à la Douglas Fairbanks, et où avant de m'abandonner dans un coin sombre pour se poster auprès du piano devant lequel le professeur Kévork était assis, elle m'intimait de bien écouter, d'ouvrir grandes les oreilles... Avant de m'assoupir, bercé par ses vocalises infinies, je dessinais en pensée la partie supérieure de son corps plongée dans l'obscurité et sa belle bouche ouverte, puisque l'abat-jour n'éclairait que sa moitié inférieure et les moustaches du professeur Kévork, penché sur son jeu.

Je l'ai déçue, car même petit je ne chantais pas bien. Ensuite, en muant, ma voix devint rauque et trouble, me faisant perdre mon timbre de soprano avant même d'avoir douze ans. En même temps, elle finit de se persuader que je ne réussirais jamais dans mes études et que je ne dépasserais jamais mon père, le marchand de tissus...

Ce fut comme si elle s'était rendue à sa déception lorsque mon père commença à m'emmener avec lui au magasin, où je passais toutes mes journées libres. Elle tournait la tête, en signe de désespoir, quand il lui promettait qu'il veillerait à ce que j'apprenne mes leçons et que je fasse mes devoirs au magasin, ces jours où on ne passait qu'une demi-journée à l'école, comme le mercredi et le vendredi. Il m'emmenait avec lui après le déjeuner ; il portait mon cartable de cuir sous son bras et faisait signe à ma mère d'aller à ses exercices de chant, afin qu'elle ne

soit pas dérangée par ma présence à la maison. Quand nous tardions au magasin, avant que mon père ne charge son premier commis de fermer le rideau et salue ses collègues, il me confiait : Bonté divine ! ta mère doit avoir faim, nous n'avons pas vu le temps passer. Je savais alors que j'aurais à porter un lourd bouquet de fleurs dont les épines se planteraient dans mes mains ou dont les grandes feuilles m'empêcheraient de voir les lumières de la ville sur le chemin du retour, après que mon père aurait fait un détour par le souk des Francs pour acheter quelques beaux fruits ou qu'il se serait arrêté à Bab Idriss, chez son ami Rifaï qui vendait des pistaches torréfiées encore chaudes, et je savais que nous dévalerions la rue Ahmad-al-Daouk jusqu'à notre rue. Et si nous n'entendions pas depuis l'escalier des trilles s'échapper du gramophone de maman, mon père se préparait alors à une longue séance d'excuses, ou frappait tout doucement à la porte vitrée de Sarah, notre bavarde voisine, pour lui demander, si elle était seule chez elle, de monter passer la soirée chez nous. Sarah comprenait et hochait la tête d'un air complice. Son bavardage espiègle était censé faire oublier à ma mère sa colère afin que la soirée se passe sans encombre. Mais rien de tout cela ne réussissait quand mon père et ses amis commerçants se lançaient dans des discussions politiques, ou se plongeaient dans le monde du tissu. Il fallait alors prendre à notre gauche en sortant du souk Al-Tawilé, emprunter une partie de la rue Weygand et nous arrêter aux magasins *La Damascène*, où mon père se demandait, perplexe, quels fruits hors saison il pourrait bien choisir pour ma mère, prêt à dépenser une fortune comme ces hommes timides qui demandent

pour gâter leurs femmes enceintes et adorées du raisin bien mûr ou de la pastèque en plein mois de février…

C'est pour cela qu'après le décès de mon père, il me fut très difficile de satisfaire maman. Non seulement parce que je n'avais pas achevé mes études, comme elle l'aurait souhaité, que je n'étais devenu ni médecin, ni musicologue, ni quoi que ce fût de ce type, mais parce que même en tant que marchand de tissus, je ne serais jamais à la hauteur de mon père. Je n'aurais ni ses qualités ni ses innombrables talents. Elle avait d'ailleurs en grande partie raison. Quand j'avais commencé à travailler auprès de lui au magasin, je n'imaginais pas qu'un jour je serais seul derrière le comptoir, sans lui. Je nous imaginais tous deux, formant un seul et même patron. Mais ma mère, qui savait que je serais un jour héritier de l'affaire, n'était pas convaincue par mes talents limités, y compris comme simple commis auprès de mon père, qui ne serait pas là pour moi jusqu'à la fin de ma vie.

Je me suis vainement efforcé, depuis mon plus jeune âge, de saisir comment mon père pouvait comprendre maman. Cela devint infiniment plus difficile après sa mort, lorsque j'eus perdu le modèle et qu'elle eut de son côté perdu le peu d'envie qui lui restait de s'exprimer.

Et pourtant, elle ne cessait de répéter : Il ne veut pas comprendre, il ne veut pas voir, il ne veut voir que ce qu'il veut… Elle répétait cela comme si elle s'entretenait avec sa sœur, comme si cette dernière était encore parmi nous, à la maison, qu'elle ne l'avait pas quittée depuis longtemps. Ma mère parlait toujours d'une voix basse et monotone, une voix qui sortait en flux réguliers. Elle n'épousait jamais ses émotions, ne

s'élevait jamais lorsqu'elle était en colère ni ne se faisait délicate comme pour une confession. Jamais sa voix ne s'échappait de l'espace de son visage pour franchir les fenêtres, comme les voix des autres mères qui parvenaient jusqu'à mes oreilles. Personne ne pouvait l'entendre sans regarder son visage, et à supposer qu'on l'eût entendue, on n'aurait pu comprendre ce qu'elle disait sans la dévisager.

Elle avait sans doute raison. Il ne veut voir que ce qu'il veut. Quand elle m'appelait, encore petit, je ne me tournais pas vers sa face mais dirigeais plutôt mon regard dans sa direction en fixant un autre point, et j'écoutais attentivement sa voix. Sa sœur lui disait souvent que c'était une habitude de timide, de ne pas regarder dans les yeux de ceux qui vous parlent. Non, c'est une habitude d'aveugle, répondait ma mère…

Elle parlait toujours à voix basse, une voix toujours calme et lisse. Après la mort de mon père, j'ai changé mes habitudes. J'ai entrepris de l'imiter, de la regarder en face, de surveiller longuement son visage pour comprendre ce qu'elle voulait, pour répondre à ses désirs puisqu'elle n'avait désormais plus que moi et qu'elle était devenue une vieille femme. Face à son habitude obstinée de rationner ainsi sa voix, je finis par me convaincre que la raison en était son désir de la protéger, plus qu'une intention sournoise de se dérober à son interlocuteur, de lui imposer un effort pour la comprendre. Ma mère répéta en effet jusqu'aux dernières années de sa vie que sa voix était la plus belle voix de femme jamais créée… Et elle continua à l'exercer au chant et à se préparer pour son premier concert. Lorsqu'elle commença à surjouer ces préparatifs, à conter mille fables en se redessinant

le visage avec ses fards, je fus saisi d'une profonde inquiétude. Je me dis que ma mère devenait sénile. Puis rapidement, je me pris à écouter différemment ses histoires, à me poser des questions, à douter : de toute façon, quand ma mère avait-elle jamais vécu dans la réalité ? Qui aurait pu prétendre que jeune fille, elle ne disait que la vérité ? Qui pourrait affirmer que ses histoires d'aujourd'hui, maintenant qu'elle est vieille, ne sont pas vraies pour la plupart, qu'elles ne se sont pas vraiment passées ? Elle se mit à redessiner son visage à l'aide de fards et de crayons lorsque l'âge eut effacé ses traits et qu'elle ne put le supporter. Je rentrais le soir du magasin pour la trouver assise sur son canapé, ayant commencé son histoire avant même que je ne sois arrivé. Je me lavais les mains, portait jusqu'à sa chambre le plateau sur lequel Chamsa avait laissé le dîner et m'asseyais face à elle. Je fixais ses cheveux roux, ses fins sourcils dessinés au crayon noir comme deux arcs de cercle, et écoutais.

J'ai chanté pour l'anniversaire du roi, après que Nazli m'a longtemps suppliée. C'est là que ton grand-père m'a vue et qu'il est tombé amoureux de moi. Ton grand-père dont j'ai amené le fils à Beyrouth pour le faire crever de dépit, lui et ses tissus. Il était amoureux de moi et me haïssait. Il avait peur de moi et de ma voix. Il avait peur que je devienne une artiste célèbre, tant j'étais belle, tant ma voix était sublime. Il a fait l'impossible pour que je ne rechante pas devant le roi, il a prévenu son fils que si je retournais au palais, Farouk m'inclurait à son harem, que je ne lui amènerais que déshonneur s'il m'épousait après cela. Il s'est arrangé avec papa pour hâter le mariage, après s'y être si longtemps

opposé... En racontant cela, ma mère retrouvait complètement son accent égyptien.

J'ai emmené ton père à Beyrouth pour faire enrager le sien, parce qu'il détestait cette ville. Mais je ne suis pas parvenue à l'éloigner des tissus, comme j'en rêvais. Quelques jours encore avant le départ, ton grand-père ne cessait de lui répéter à quel point la Grèce était un pays merveilleux, il mettait ton père en garde contre la tentation de s'installer à Beyrouth. C'est l'intention qu'il me prêtait... Cette ville va vers un tremblement de terre, c'est un professeur anglais de l'université de Leeds qui me l'a dit ! Ton grand-père affectait une objectivité de scientifique et assurait que Beyrouth se situait sur une faille, qui glisse de cinq millimètres par an, ce qui est tout à fait considérable à l'échelle de la dérive des continents. Un séisme l'a déjà mise sens dessus dessous, disait-il, il l'a déjà effacée de la surface de la terre par deux fois ; la prochaine est assurément imminente. Le temps est venu du troisième renversement, disait-il, sans compter les destructions engendrées par les guerres...

Cette ville n'est le pays de personne, disait mon père – qui le tenait du sien – lorsqu'il était en colère. Il se mettait souvent en colère dans les dernières années de sa vie. Il était affligé par ce qu'il appelait "l'ère de la diolène". Et l'ère de la diolène, comme il disait, nous laissait justement tout le temps de parler, tant le commerce avait dépéri, au point que nous avions fini par ne garder qu'un seul commis. Il me regardait avec dans les yeux une ombre de tristesse, ou de pitié, puis disait que son père avait probablement raison.

Dans les dernières années de sa vie, il évoquait des heures durant les propos de son père.

Comme s'il eût voulu le faire participer à nos causeries, convoquer un grand-père pour son petit-fils, en ce temps si avare qu'il nous contraint à faire resurgir les richesses du passé. Comme si mon père cherchait à m'inciter à ignorer la misère présente du monde du textile en me ramenant à la richesse de son père absent. La richesse de son monde d'alors, la richesse de son parler d'or, comme il plaisait à mon père de le dire lorsqu'il se laissait envahir par la nostalgie.

Mais je vis maintenant un bonheur que ni ma mère ni mon père n'auraient pu imaginer de leur vivant. Comment auraient-ils pu savoir ce qu'il est advenu de moi, ce qu'il est advenu de la ville ? Aucun être humain n'aurait pu le deviner. Je vis désormais comme je l'ai toujours souhaité, rien ne vient troubler ma félicité. Comme si toutes nos aspirations, à mon grand-père, mon père, moi, et peut-être aussi celles de ma mère, s'étaient incarnées dans ma vie présente. Seuls ceux qui ont été trahis par leur présent, comme mon père, regrettent le passé... Mais il m'arrive parfois de me laisser glisser vers sa nostalgie, tant j'ai eu le sentiment qu'il était pour moi un frère jumeau plus qu'un père. Et aussi parce que, comme ma mère, je lui trouve des qualités que je ne vois pas en moi, maintenant qu'il est mort et que j'ai perdu espoir d'apprendre de lui, de revêtir les dons qu'il m'aurait transmis. Surtout maintenant que la vie m'offre suffisamment de temps et de répit pour réviser toutes les leçons que j'ai apprises auprès de lui, et qui ont dans mon esprit remplacé celles acquises à l'école, dont il ne me reste pas grand-chose.

2

Désormais, je vois vraiment ce que je veux voir. La ville ne m'a pas trahi, comme le redoutait mon grand-père dont je porte le nom selon la volonté de mon père, bien que maman n'ait jamais cessé de m'appeler David, par allusion à mon obstination, réduisant ainsi à deux syllabes l'expression populaire dont elle avait fait sa rengaine : à qui lis-tu tes psaumes ?

Dépêche-toi, hajj Nicolas, m'avait dit Abdelkarim, le fils d'Abou Abdelkarim dont le magasin était situé à quelques mètres du nôtre. Je pris place à côté de lui dans sa Honda, tandis que le six-roues que nous avions loué à deux nous suivait. Le camion ne pouvait pas pénétrer dans le souk par la rue Weygand : non seulement les ruelles étaient trop étroites, mais elles étaient encombrées par les camionnettes des commerçants et des dizaines de personnages qui s'affairaient et criaient en tous sens, produisant un tel tohu-bohu que personne n'entendait quoi que ce soit. Abdelkarim indiqua au chauffeur de prendre par la rue Houaik jusqu'à la rue de Tripoli, qu'il essaie dans la mesure du possible d'entrer dans le souk par là, puisque nos établissements se situaient de toute façon dans la moitié du souk la plus proche de la mer.